



# «Le français oublie d'inventer»

**Essai.** Alain Borer publie «De quel amour blessée», réflexions sur une langue française coupée de ses racines, au point de ne plus rien avoir à opposer à l'anglomanie ambiante.

THIERRY RABOUD

a

Alain Borer est un amoureux inquiet. Epris de sa langue, le français, jusqu'à s'en faire l'opiniâtre défenseur, veillant sur cet «héritage collectif inestimable» comme un amant son exigeante muse. Poète, essayiste et romancier, ce spécialiste de Rimbaud vient de publier *De quel amour blessée*, un texte à l'érudition galopante qui pointe les déshérences de ce grand projet, la langue française, en proie à l'anglomanie triomphante. Parce que c'est «coule», parce que c'est «feune» de parler la langue du maître. Au bout du fil, Alain Borer préfère nous gratifier de son élocution soignée, toute en diphtongues et liaisons. Comme pour sauver ce qui peut l'être encore. Interview.

**Vous déplorez le fait que le français se laisse envahir de mots anglais. Mais l'anglais n'a-t-il pas lui-même intégré des milliers de mots français?**

**Alain Borer:** Entre ces deux civilisations, il s'agit d'un échange continu qui prend la forme du tennis, un mot qui vient d'ailleurs du français *tenez*, et qui nous est revenu d'outre-Manche ainsi transformé. C'est un exemple magnifique de dialogue, comme le mot *fleurlette* que les Français content et que les Anglais prononcent *flirt*, avant que le français ne le récupère en *flirter*. Mais depuis 40 ans, cet échange a cessé. Nous ne renvoyons plus la balle, mais substituons des mots anglais à des termes existants, comme *booster*, qui vient sans raison remplacer *dynamiser* ou *propulser*... On ne transforme plus ces emprunts de l'anglais mais on les intègre tels quels. En somme, la «fabrique des mots» française ne fonctionne plus. Il est mortel de ne pas jouer au tennis.

**Reste que certains termes, notamment informatiques, n'ont pas d'équivalent français...**

Toutes les langues sont devant cette forêt de «pas encore dit», et lancent des ponts en puisant dans leurs racines pour tenter de nommer la nouveauté. Or les racines de la langue française ont été coupées par Lionel Jospin en 1993, avec sa décision de supprimer l'enseignement obligatoire du latin et du grec. Un acte d'illettrisme militant! C'est dans ces racines latines que le français a puisé pour inventer «avion» à partir



Poète et romancier, Alain Borer signe une série de «Réflexions sur la langue française», de sa plume indignée et échevelée. CATHERINE HÉLIE

d'*avis* (oiseau), ou «ordinateur» à partir d'*ordinare* (ordonner). Aujourd'hui, la fontaine latine est éteinte: on puise dans la langue dominante et on oublie d'inventer. C'est un fait nouveau dans l'histoire de la langue française.

**La Suisse est-elle à l'abri, du fait de son plurilinguisme?**

La Suisse, qui m'est chère par mes grands-parents, n'échappe pas au phénomène, d'abord sensible dans les grandes villes. Notamment à Genève, très anglophone dans ses enseignes par exemple. Descendez l'avenue du Mont-Blanc, vous verrez que l'anglais est d'ores et déjà le 27<sup>e</sup> canton helvétique. Voyez le choix du canton de Zurich pour l'anglais «deuxième langue» à la place des autres langues officielles de la Confédération. Il faut comprendre la portée civilisationnelle de cette mutation: s'il semble «plus facile» à deux citoyens d'un pays multiculturel d'échanger en anglais, c'est le logiciel même de la Confédération qui se trouve percuté.

**Vous opposez Coluche à Molière, n'êtes-vous pas nostalgique d'une langue qui n'existe plus?**

Je n'ai pas de nostalgie, mais plutôt de la frustration face à un projet collectif

qui disparaît. Dans cette époque où, phénomène nouveau, tout le monde fait des fautes, mais aussi abrège et enlaidit la langue, la langue française n'évolue pas, elle *invole*. Il y a aujourd'hui un alignement, comme on dit en astronomie, jamais vu dans l'histoire de la langue française. La société préfère dire *booster*, *checker*, *dealer*, *mail*, ce que des lois ne parviendront jamais à changer. Les politiques français vont parler anglais à Bruxelles, le monde universitaire s'y met aussi. Tous préfèrent la langue du maître, c'est devenu Halloween tous les jours!

**Vous allez jusqu'à parler de colonialisme pour décrire cette hégémonie linguistique...**

Il n'y a pas d'autre terme. En 1974, lorsque Giscard d'Estaing fait son premier discours de président de la République, il le fait en anglais. C'est un vrai choix stratégique et politique que celui d'abandonner la francophonie au profit d'une Europe anglophone. La société se met à imiter la langue dominante, considérant son usage comme plus prestigieux. On peut même parler d'autocolonisation... Les grands médias sont tous passés à la langue du maître, ainsi de TF1 qui in-

titule son site d'information «My TF1 news». Sur l'échiquier, les pièces maîtresses ont été renversées, il ne reste que les pions.

**Quel est dès lors l'avenir de la langue française?**

Dans une vingtaine d'années l'on entendra partout parler le chiac, ce sabir du Nouveau-Brunswick qui mélange l'anglais et le français, comme dans «je watche la TV». Le devenir-chiac de la langue française lui fera perdre son influence internationale. On n'apprend pas la langue de Molière pour dire *checker*. Puis revient un effet de réel, entraînant la fin de «l'exception culturelle», car la langue et le réel se constituent l'un par l'autre. A la fin du siècle la langue française en chiac, regagnant les contours du XII<sup>e</sup> siècle, sera une langue régionale dans l'Europe anglophone.

**Que faire face à cette «langue de sous-France»?**

Il n'y a rien à faire d'autre que d'entrer en résistance individuelle. C'est ce que je fais, en écrivant des livres en belle langue française autant que je le puis. Un acte de résistance, mais aussi de désespérance... I

> **Alain Borer**, *De quel amour blessée*, Ed. Gallimard, 350 pp.

VÉRONIQUE OLMI

## Le bonheur de sa peine

YAËLLE GONIN

Une femme, comédienne, «violée par la douleur». Son existence, creuse, béante, depuis la fin d'une relation adultère, d'un «amour qui portait en lui la promesse de sa destruction». Seul rempart pour ne pas sombrer, seule attache pour ne pas se diluer: la scène, poétique et glorieuse, dépouillée et apocalyptique, rythme sa vie et la fait renaître chaque soir. Dès le réveil, Nelly prépare son rôle selon un même rituel. Elle incarne la *mater dolorosa* des *Six person-nages en quête d'auteur* de Pirandello avec une verve et une détermination qui seules lui permettent d'exister. Un soir, pourtant, dès le lever de rideau, elle reconnaît, parmi le public, celui qui menace la «ligne même de sa vie». Elle s'effondre, brisée, incapable de poursuivre son jeu d'actrice.

**La représentation** annulée, Nelly échoue sur le banc d'une gare déserte. Débute alors le monologue effaré d'une mère de famille en perdition. Il y a les heures qui précèdent le choc, et celles qui le prolongent. Véronique Olmi livre ainsi, dans *J'ai-rais mieux quand c'était toi*, son dernier roman, le plaidoyer d'une douleur intense et lucide, d'une passion broyée invaincue, dont la tension et l'enjeu sont annoncés dès l'exergue, par une citation de Musset: «Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?» I

> **Véronique Olmi**, *J'ai-rais mieux quand c'était toi*, Ed. Albin Michel, 144 pp.

en bref

### CHÂTEAU DE MYSTÈRES

**ROMAN** Ancien danseur étoile et professeur de ballet classique au Conservatoire de Fribourg, Luciano Cavallini publie un nouveau roman intitulé *L'Affaire Jéricho* (Ed. du Panthéon). Il met en scène Ariane Berthier, «concertiste la plus renommée au monde», vivant parmi ses fantômes dans le cadre somptueux et mystérieux du Château des Crêtes, à Clarens, alors qu'un journaliste éclaire son existence jusqu'à ses plus sombres secrets... Luciano Cavallini dédicacera son livre à Payot Fribourg le 7 février, de 14 h à 16 h. TR

## CORRESPONDANCE

# L'autobiographie que Borgeaud n'a pas écrite

FLORENCE MICHEL

«Toutes mes lettres à elle ont toujours été rédigées hypocritement. De son côté, sans doute aussi?», note à 82 ans l'écrivain Georges Borgeaud en relisant une missive écrite à sa mère des décennies plus tôt. Troublant duo (photographié ici vers 1919, PHOTO DR): le fils né en 1914 de père inconnu dans le Valais catholique et la mère, Ida Gavillet née Borgeaud, en quête de respectabilité qui épouse huit ans plus tard un ingénieur vaudois et met définitivement à distance le petit Georges, de famille d'accueil en internats où il ne sera pas toujours bien traité, lui interdisant même de l'appeler «maman» en public.

Mais le fils écrit souvent (les «Ma chère maman» lui sont ici autorisés), signe «Ton fils qui t'aime beaucoup», n'est pas avare de détails et garde ce contact jusqu'à la mort de sa mère en 1978, comme en témoignent les 649 lettres réunies et annotées par Stéphanie Cudré-Mauroux et Christophe Gence, tirées des Archives littéraires suisses.

Cet ouvrage offre plusieurs lectures. On peut y voir, comme le soulignent les éditeurs, l'autobiographie que Borgeaud n'a pas écrite. Ou le portrait d'un Suisse talentueux se faisant un nom dans le Paris littéraire d'après-guerre, le témoignage d'une relation aussi destructrice que fondatrice, ou encore le dialogue impossible d'un fils avec sa mère. Bien que sous ce dernier aspect, l'hypocrisie dont parle Borgeaud soit parfaitement maîtrisée: qui ne connaîtrait pas le fond de leur histoire aurait du mal, au fil des lettres, à détecter l'ambivalence des sentiments d'un fils en quête de reconnaissance. Mais dans les quelques missives reçues d'elle qui subsistent (il disait avoir jeté ses lettres



dans un mouvement de colère), il n'y a guère d'expression de tendresse maternelle, plutôt des reproches et du dénigrement. Pourtant, les lettres de Borgeaud en témoignent, Ida Gavillet lave et reprise le linge que son fils lui envoie, lui prodigue des conseils, lui fait parvenir des paquets pendant la guerre.

**A 22 ans**, précepteur dans une famille belge, il écrit: «Ma chère, je n'ai aucune nouvelle de toi et pourtant je t'ai écrit trois fois. La comtesse a été très étonnée que tu ne m'écrives pas pour mon anniversaire. Elle voulait même que je télégraphie parce qu'elle croit que tu es malade. Ecris-moi. Tu connais mon adresse. Serais-tu malade ou fa-

chée. Georges.» La relation ne change pas vraiment au fil du temps puisque quarante ans plus tard, après une brouille, il se dit «très touché» par les vœux d'anniversaire envoyés par sa mère. «Je craignais que tu ne veuilles plus jamais répondre à mes signes.» Mais ajoute: «Je dois dire que je commençais à ressentir de la lassitude pour tes sautes d'humeur qui ne facilitent pas nos rapports.» Dans les missives du garçon à celle qui ne l'aime pas comme il le voudrait, dans les révoltes du jeune apprenti pauvre des librairies Payot à Bâle, Lausanne et Vevey, il y a le germe de l'écrivain dont le premier roman, publié par Gallimard en 1952 (*Le Préau*), obtiendra le Prix des critiques. L'enfant blessé va devenir un artiste admiré, Prix Renaudot en 1974 (*Le voyage à l'étranger*) et Médicis de l'essai en 1986 (*Le soleil sur Aubiatic*). Ironie du sort, Georges Borgeaud et sa mère sont morts au même âge (84 ans) et tous deux au mois de décembre. I

> **Georges Borgeaud**, *Lettres à ma mère (1923-1978)*, Ed. La Bibliothèque des Arts, 800 pp.